Document généré le 1 juin 2025 08:40

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Catherine Ferland et Dave Corriveau. *La Corriveau : de l'histoire à la légende*, édition révisée, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 386 p.

Benoît Melançon

Volume 14-15, numéro 2-1, printemps–automne 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1035536ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1035536ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)
1927-9299 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Melançon, B. (2014). Compte rendu de [Catherine Ferland et Dave Corriveau. *La Corriveau : de l'histoire à la légende*, édition révisée, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 386 p.] *Mens*, *14-15*(2-1), 264–267. https://doi.org/10.7202/1035536ar

Tous droits réservés © Mens, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

énoncées par les rédacteurs de *Maintenant*, l'auteur l'évoque à l'occasion, mais il n'en a pas fait une analyse rigoureuse. C'est un peu dommage qu'il n'ait pas pris le temps de bien insérer la revue dans ce contexte plus large, cela aurait permis de saisir la mouvance intellectuelle dans laquelle s'est inscrite la revue et de nuancer la conclusion suivante : « Le traitement qu'on réserva à ces diverses questions (laïcité, idées politiques, contraception, etc.) dut beaucoup aux réformes conciliaires ainsi que, plus généralement, au désir de changement qui agitait le monde catholique dans les années 1960 et 1970 » (p. 301). S'il est vrai que les discussions et les documents conciliaires ont permis à de nombreux catholiques progressistes d'espérer que leur rêve d'une Église plus moderne et ouverte voit le jour, ce rêve avait commencé à prendre forme dès les années 1930. À l'instar de nombreuses autres revues intellectuelles, *Maintenant* s'est fait l'écho de ce rêve et de cette vision renouvelée de la foi chrétienne.

L'étude de Martin Roy ouvre, cependant, des perspectives très intéressantes sur une revue qui méritait amplement qu'on s'y attarde. L'auteur a analysé en détail le projet politique imaginé par les rédacteurs de *Maintenant*. Le travail n'est toutefois pas terminé, il faudrait désormais s'atteler à la tâche de comprendre quelle a été la vision socioculturelle de cette revue à une époque où les Québécois ont de plus en plus affirmé leur identité.

— Dominique Marquis
Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal

Catherine Ferland et Dave Corriveau. *La Corriveau : de l'histoire à la légende*, édition révisée, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 386 p.

Le 15 avril 1763, Marie-Josephte Corriveau, environ trente ans, domiciliée à Saint-Vallier sur la rive sud du Saint-Laurent, mère de trois enfants, est reconnue coupable, par un jury d'officiers britanniques, du meurtre de son second mari, Louis Dodier. Elle est

pendue trois jours plus tard, puis, pendant les cinq semaines qui suivent, son corps est enfermé dans une cage de métal et exposé aux passants de la Pointe-Lévy, en face de Québec. Elle est finalement inhumée clandestinement. Une légende est née.

Dans *La Corriveau : de l'histoire à la légende*, Catherine Ferland et Dave Corriveau, un lointain descendant de l'« héroïne », se sont donné deux objectifs : départager « le réel de la fiction » (p. 15) ; suivre les représentations culturelles de la légende de la Corriveau du XVIIIe au XXIe siècle. Ils se livrent à une enquête fouillée, faite de lectures autant que d'entretiens. Leur ouvrage s'appuie sur une large documentation et il est généreusement illustré.

S'il fallait d'abord tenter d'établir la réalité historique entourant la Corriveau, c'est que la mémoire populaire a considérablement modifié les faits entourant son existence. Reconnue coupable d'un seul meurtre, elle est passée à l'histoire comme une meurtrière en série : des récits lui attribuent jusqu'à sept maris, tous assassinés. L'ethnologue Luc Lacourcière, qui a tant fait pour rétablir les faits la concernant, disait qu'il n'y avait pas de femme dans l'histoire du Canada « qui ait eu aussi mauvaise réputation que Marie-Josephte Corriveau » (p. 347). Comme si cela ne suffisait pas, on l'a aussi considérée comme une sorcière, envoûtant les passants qui avaient le malheur de trop se rapprocher de la cage où elle était enfermée et les entraînant dans quelque « sabbat » sur l'île d'Orléans.

Si pareille transformation de ce qui aurait pu être uniquement un fait divers est possible, c'est que la culture s'en est emparée très tôt. Il y eut d'abord la culture orale, celle des conteurs de la région immédiate où les événements eurent lieu, prompts à broder sur un thème imposé. Puis ce fut la culture lettrée, au XIXe siècle, quand Philippe Aubert de Gaspé père, le premier, puis Louis Fréchette, qui se passionne pour cette « vampire bardée de fer » (cité p. 205), consacrent des textes à « l'encagée de Saint-Vallier » (p. 24), textes qui seront beaucoup repris et modifiés par leurs successeurs. Par la suite, les représentations de la Corriveau essaiment dans toute la culture québécoise, y compris en anglais (p. 264-267). Les peintures,

gravures et sculptures la dépeignant ne se comptent plus, œuvres d'amateurs comme de créateurs patentés (Henri Julien, Alfred Laliberté, Robert La Palme). Plusieurs ont chanté la Corriveau : Gilles Vigneault, Pauline Julien, un groupe de *heavy metal*, un rappeur. Il existe une bière qui porte son nom, une rue (à Sainte-Adèle), une bibliothèque (à Saint-Vallier). On l'a vue à la télévision, au cinéma, sur les scènes des théâtres (Victor-Lévy Beaulieu, *Ma Corriveau*, 1976). Ajoutons la presse quotidienne, la radio, la poterie, la bande dessinée, le ballet. De William Kirby à la chaîne YouTube *Marie-Josephte Corriveau* en passant par Anne Hébert, des conteurs contemporains aux romanciers et nouvellistes, cette récurrence – les auteurs parlent d'une centaine d'« éléments culturels » (p. 16) – justifiait, à elle seule, qu'on essaie de comprendre le sens de cette « éclatante manifestation de patrimoine immatériel » du Québec (p. 355).

Sous la plume des auteurs, un objet revient constamment : la cage dans laquelle a été enfermée, morte, la Corriveau. En matière de droit, cette punition *post mortem* a de quoi étonner : « La mise au gibet – *a fortiori* dans une cage – est […] une peine inhabituelle et spectaculaire » sous le Régime britannique (p. 138). Les créateurs ont été fascinés par ce que le journal *Le Devoir* a appelé, en 2012, un « exosquelette de fer » (cité p. 334-335) et ils l'ont largement utilisé dans leurs récits ou dans leurs mises en image. Sur le strict plan événementiel, ce n'est pas moins riche. Enterrée au XVIIIe siècle, retrouvée par hasard au XIXe, peut-être passée dans des cabinets de curiosités, tombée dans l'oubli pendant des décennies, cette coque métallique aurait été retrouvée, en 2011, au Peabody Essex Museum de Salem (Massachusetts). Mais est-ce la « vraie » cage ? « Un doute persiste » (p. 344). Elle continue, néanmoins, d'obséder ceux qui s'intéressent au « processus de légendarisation entourant la Corriveau » (p. 180) : « La cage ne marque pas la fin de la Corriveau, mais assure plutôt sa renaissance dans la culture populaire où elle devient son inséparable étendard » (p. 224). Les meilleures pages de *La Corriveau : de l'histoire à la légende* sont celles où la symbolique de la cage est abordée.

L'ouvrage est clairement découpé : à six chapitres placés sous le titre « Historique », dans lesquels est racontée en détail la vie de la Corriveau, répondent cinq autres intitulés « De l'histoire à la légende », qui suivent chronologiquement les « cycles » (p. 290) de sa représentation culturelle. La première partie souffre à l'occasion de longueurs : nombre de personnes ont droit à des encadrés biographiques qui ont pour effet de faire perdre de vue la trame narrative première. De même, beaucoup de portraits sont reproduits, qui n'ont qu'un rapport très ténu avec le personnage principal. Dans la seconde partie – les auteurs le reconnaissent eux-mêmes –, les descriptions défilent bien rapidement, certaines étant parfois schématiques : par exemple, le film *Nouvelle-France* de Jean Beaudin (2004), « graphiquement grandiose », est expédié en douze lignes (p. 300).

Ce livre vise un vaste public (tant par son iconographie que par son style) et un public savant (par son appareil critique). Ce dernier public regrettera l'absence de réflexions synthétiques, cela sur au moins deux plans. D'une part, on aurait aimé que les auteurs distinguent clairement ce qu'ils entendent par *légende*, *mythe, épopée* ; ces mots ne devraient pas être interchangeables et ils ne supposent pas le même type de conceptualisation. Ce sont des termes difficiles à définir ; une « conversation téléphonique » avec une chercheuse (p. 150-151) ne suffit évidemment pas à en rendre la complexité. D'autre part, si les auteurs sont habiles à montrer comment, à chaque époque historique, l'histoire de la Corriveau entre en résonance de façon spécifique avec les événements qui l'entourent, une réponse reste ouverte : pourquoi la Corriveau ? Pourquoi elle et pas une autre ? Comment en est-elle venue à s'imposer dans la conscience populaire ? Qu'incarne-t-elle de si puissant que, 250 ans après sa mort, tant de gens s'intéressent encore à elle ? Cela reste trop mystérieux.

Quoi qu'il en soit, la Corriveau serait là pour rester. La culture québécoise ne semble pas en avoir fini avec ce « personnage troublant de notre histoire » (p. 7).

— Benoît Melançon
Département des littératures de langue française
Université de Montréal